

Panorama Canada **Moins, égale, plus**

Alain Dubeau

Number 180, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

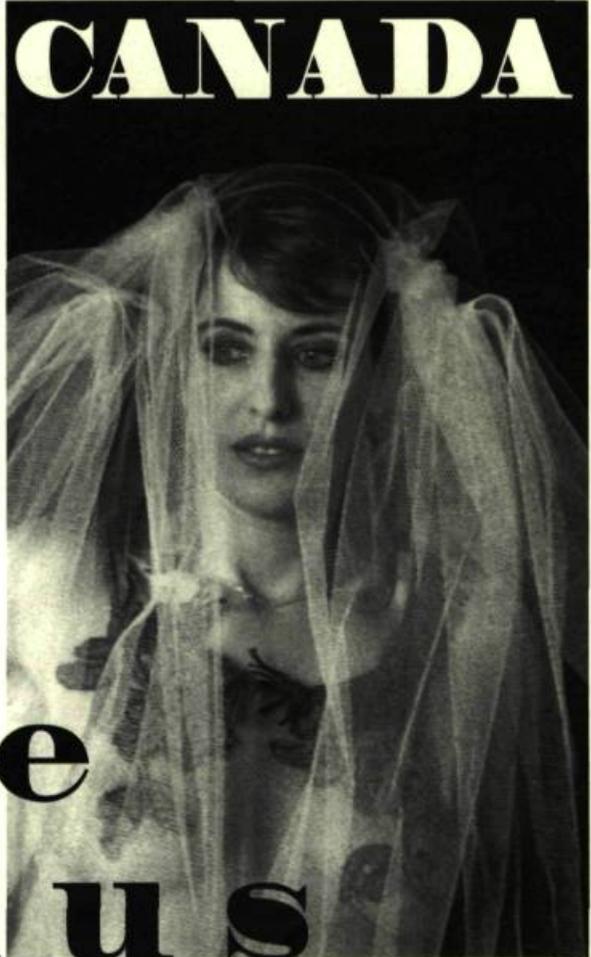
[Explore this journal](#)

Cite this article

Dubeau, A. (1995). Panorama Canada : moins, égale, plus. *Séquences*, (180), 13–14.

PANORAMA CANADA

moins égale plus



Sylvie Legault dans *La Folie des crinolines*

Si l'on en juge par la qualité des longs métrages présentés cette année au FFM, l'avenir du cinéma canadien se trouve en de bonnes mains. La sélection rendait compte de la diversité ethnique canadienne et bien que l'édition 1995 n'ait inclus aucun gros canon, il en ressort néanmoins quelques noms à retenir. Débutons avec Stephen Williams, dont le premier long métrage *Soul Survivor* ouvrait le Panorama Canada.

La grande qualité de ce film tient dans la présence, bien sentie, d'une forte personnalité derrière la caméra. La direction de *Soul Survivor* s'avère en effet assurée et alimentée de plusieurs idées cinématographiques. La scène toute simple où Tyrone ranime et récupère l'affection de son ancienne flamme, Annie, en constitue un bon exemple. La longue prise commence en plan moyen pour avancer, imperceptiblement, vers les amants, jusqu'à les cadrer en gros plan extrême. L'intimité ainsi croissante se voit scellée et célé-

brée dans la belle (et sexy) scène d'amour qui suit. Va pour la réalisation donc, mais la scénarisation m'apparaît moins heureuse. Le parcours initiatique de Tyrone a maintes fois été traité dans des longs métrages tels que *Light Sleeper* de Paul Schrader ou *Fresh* de Boaz Yakin. Le récit de *Soul Survivor* est prévisible et sa construction dénuée d'imagination. Sans aller jusqu'à appuyer la comparaison qu'on a faite entre le film de Williams et les premiers de Spike Lee (il n'en possède pas la rage et l'énergie brutes de filmer), il serait malhonnête de nier le talent du jeune cinéaste d'origine jamaïcaine. À suivre... *Skin Deep* de Midi Onodera, *Motel* de Pascal Maeder et *Fools Die Fast* de James Purcell abordent selon différents modes des thèmes d'aliénation. Malgré quelques incongruités narratives, Purcell parvient à mettre en scène des personnages forts et touchants. Le huis clos trahit l'origine théâtrale du récit, mais donne lieu à quelques scènes puissantes, notamment celle du

meurtre filmé du propriétaire du *diner*. Le personnage d'Eddie permet au comédien Peter Outerbridge de livrer une performance captivante, inquiétante et imprévisible. Du côté de *Motel*, on rencontre des êtres à la dérive, coincés entre une réalité grise et anonyme et une fiction tout aussi blafarde (le personnage d'Urania se rend compte qu'un manuscrit qu'elle découvre raconte l'histoire qu'elle est en train de vivre.) Maeder exploite agréablement un noir et blanc contrasté et enrobe son film d'onirisme. Le résultat se révèle pourtant artificiel et simpliste, même s'il comporte de beaux moments. Pour ce qui est de *Skin Deep* de Onodera, on doit saluer l'ambition du projet et le superbe générique d'ouverture, sur sensuel fond de tatouage. A nouveau, la réalisation se montre ici sans hésitation, les personnages sont généralement bien campés, l'univers dépeint se veut éclectique sans être trop branché bref, le long métrage de Onodera possède un charme indéniable et laisse

1966



UN HOMME ET UNE FEMME

Fûtes-vous de ceux qui succombèrent au sépia et au bistre lelouchiens? À la sortie d'**Un homme et une femme**, Claude Lelouch (né en 1937) savait tout sur le cinéma. Il avait déjà tourné (à 19 ans) des courts métrages à New York et réalisé quelques longs métrages originaux. Dès 1960, il avait fondé Les Films 13, sa compagnie de production, et décidé que le cinéma, c'était sa vie. Pourtant, Lelouch n'a jamais fait partie de la Nouvelle Vague française de l'époque (Truffaut/Godard/Rohmer/Chabrol), mais avec le succès obtenu suite à sa Palme d'or à Cannes pour **Un homme et une femme**, il s'est donné la mission de traiter de thèmes modernes qu'il parera de séductions cinématographiques à fleur de peau... et de son propre cru. (Ça ne lui réussira pas toujours.) Dans **Un homme et une femme**, l'amour est le thème central, inébranlable, éternel, astucieux et complet. Les personnages du titre sont des veufs dans la trentaine qui se rencontrent par hasard. Ils ont chacun un enfant et trouveront dans les bras l'un de l'autre les possibilités d'une nouvelle vie. L'énorme succès public de ce film, archétype du récit sentimental sur fond de roman-photo et de rengaine musicale (les fameux *chabadabada* signés Francis Lai), consacra Lelouch. Sa carrière subséquente ne fut pas très appréciée des historiens et critiques du cinéma, exaspérés sans doute de voir fonctionner, à un rythme régulier, sa formule magique.

et aussi: **Andreï Roublev** (Andreï Tarkovski), **Persona** (Ingmar Bergman), **Les Chevaux de feu** (Sergueï Paradjanov), **This Property is Condemned** (Sydney Pollack), **Le Vent des Aurès** (Mohammed Lakhdar-Hamina), **Mouchette** (Robert Bresson), **L'Homme au crâne rasé** (André Delvaux), **Trains étroitement surveillés** (Jiri Menzel), **Les Petites Marguerites** (Vera Chytilova), **Seven Women** (John Ford), **Au hasard, Balthazar** (Robert

espérer un intrigant futur. Éclectique, voilà qui décrit également le monde des frères Gagné, tel que présenté dans **La Folie des crinolines**. Malgré un aspect ludique rappelant parfois Greenaway, l'opus du farouche et indépendant duo demeure parfaitement hermétique et encombré de lourdes paraboles.

Les quelques documentaires visionnés n'ont pas déçu. Chacun à leur manière, **These Shoes Weren't Made for Walking** et **Voices of Change** nous entretiennent de l'oppression des femmes. Ce dernier film, réalisé par Lyn Wright et Barbara Doran, est composé de cinq portraits de femmes remarquables. En soulignant la courageuse contribution de ces individus, les cinéastes démontrent à quel point l'apport soutenu des femmes à la société peut vraiment faire une différence et ce, à l'échelle mondiale. Sur un ton plus nostalgique, le réalisateur Paul Lee, originaire de Hong-Kong, rend hommage à quatre parentes. À partir d'une répression physique concrète, en l'occurrence la compression des pieds, Lee illustre métaphoriquement l'oppression des femmes asiatiques. Un point de départ surprenant et original pour ce court métrage, qui donne lieu à d'émouvants témoignages. Carrément humoristiques, **Baseball Girls** (de Lois Siegel) et **Hô Canada!** (de Barbara Doran et Peter Wintonick) ont suscité de vives réactions. La drôle mais paresseuse épopée de Siegel concernant ces femmes joueuses de baseball ne m'a guère instruit davantage que ne l'avait déjà fait **A League of Their Own**, la fiction de Penny Marshall sur le même sujet. **Hô Canada!**, pour sa part, traite de notre cher pays sous un angle assez unique. On y apprend que les Japonais sont fous d'**Anne of Green Gables**, qu'ils ont construit un parc d'attraction nommé *Canadian*

Bresson), **Belle de jour** (Luis Buñuel), **Les Demoiselles de Rochefort** (Jacques Demy), **La guerre est finie** (Alain Resnais), **Masculin féminin** (Jean-Luc Godard), **La Prise du pouvoir par Louis XIV** (Roberto Rossellini), **Les Désarrois de l'élève Toerless** (Volker Schlöndorff), **Zorba le Grec** (Michael Cacoyannis), **Chimes at Midnight** (Orson Welles), **Fahrenheit 451** (François Truffaut), **Georgy Girl** (Silvio Narizzano), **Modesty Blaise** (Joseph Losey), **The Wild Angels** (Roger Corman), **Who's Afraid of Virginia Woolf?** (Mike Nichols), **Morgan: A Suitable Case for Treatment** (Karel Reisz).



Voices of Change

World (sic!), qu'ils visitent le Canada sous l'impulsion de clichés éternels (les Rocheuses, l'air pur, etc.) et qu'ils en repartent gavés à souhait de ces mêmes clichés. Un document qui fait souvent rire et qui propose une réflexion intéressante sur ce que peut être la perception d'une culture. À méditer sans faute en ces temps référendaires...

Terminons en cernant quelques courts métrages. **Reconstruction** de Laurence Green a la réputation enviable de compter parmi les meilleurs films jamais sortis de l'Université Concordia. Le brillant étudiant se remémore un incident familial et part de l'intime pour atteindre l'universel, dans un bouleversant témoignage sur l'éloignement de sa sœur. Green reconstruit un dérapage émotif à l'aide d'*home movies*, d'images d'archives de la mission Apollo, d'inserts expérimentaux et abstraits, en appuyant le tout d'un commentaire *off* sans complaisance dans un entrelacs de pistes et d'effets sonores. Un film complexe et annonciateur d'un excellent cinéaste. On a eu la bonne idée de regrouper en un programme quatre œuvres d'étudiants du Centre Canadien du Film, dont deux valent vraiment la peine qu'on s'y attarde. **Sparky's Shoes** de Glenn Cairns met en scène un jeune homme et son amant atteint du SIDA. Quelques images audacieuses ponctuent ce film qui traduit avec éloquence, jusqu'à la rendre palpable, la puissance du désir sexuel au service de l'amour fou. Poignant. L'iconoclaste **The Home for Blind Women** de Sandra Kybartas s'impose comme une curiosité. Ce faux documentaire est amusant, irrévérencieux et conquérant. Une suite d'entrevues entrecoupées de saynètes où des aveugles cabotinent dans la nature ou confectionnent des couvertures qu'elles ne voient supposément pas, forme la trame de ce petit bijou. C'est court mais ô combien rafraîchissant!

Alain Dubeau